

Ces bâtisses qui construisent les territoires et les paysages culturels

Mustapha Nami

Direction du Patrimoine Culturel, Rabat

Introduction

Un territoire est généralement défini comme étant un espace vécu, anthropisé et sans cesse reconfiguré selon un long processus d'interaction entre l'homme et son milieu naturel environnant. Un espace, ainsi humanisé, prend la forme d'un territoire d'une manière progressive à la suite de ces différentes interactions nature-culture qui prennent diverses formes et de multiples aspects. Parmi les artefacts, résultats d'actions anthropiques qui construisent les territoires, les bâtisses, structures érigées ou creusées, fortifications et constructions, quelles qu'elles soient, participent à une profonde configuration de l'espace et matérialisent parfaitement l'appropriation du territoire et sa patrimonialisation.

Les matériaux de construction ont graduellement évolués au cours des siècles: tente, terre (brique crue, pisé), paille, roseaux, branchage et bois (dont les troncs sont essentiellement utilisés comme solive de toiture), pierre, chaux (utilisée aussi bien comme mortier liant que comme matière servant à badigeonner les murs) et finalement le béton armé, véritable symbole et incarnation de la modernité.

Une lecture diachronique des espaces permet aujourd'hui de retracer les évolutions enregistrées en matière de l'adaptation des constructions aux conditions environnementales et naturelles, puis par la suite, aux exigences de la modernité. Ceci aide également à mettre en évidence la logique qui conditionne le choix des types et des formes des bâtisses dans l'organisation de l'espace et, enfin, à caractériser les changements globaux actuels qui brisent cet équilibre séculaire instauré entre les édifices et le paysage dans des espaces différemment anthropisés et territorialisés.

La présente étude est ainsi entreprise dans une optique diachronique essayant de déceler les modalités de transformation aussi bien des formes des constructions au sens large, que de la gestion et de la maîtrise de l'espace et du territoire. Nous entendons ici la conception de l'architecture dans une acception très large en la considérant plus explicitement "dans un sens territorial, en suivant la définition [donnée par] William Morris dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle,...[qui la définit comme étant] l'ensemble des altérations réalisées sur la

surface de la terre au service des nécessités humaines.”¹ Ainsi, tout changement entrepris par l’homme sur la morphologie naturelle du sol est considéré comme étant une activité affectant l’espace et participant, de la sorte, de la construction au sens plus large du terme, et de la construction d’un territoire en particulier, aboutissant dans certains cas précis, à une forme de paysages culturels. Construire en verticalité (des bâtisses isolées, des *Kasbahs*, des minarets, etc.), en horizontalité (villages compacts, hameaux, cimetières, cultures en terrasses, etc.) ou encore en profondeur (creusement d’ouvrages de différentes utilités: canalisations, citernes, puits, etc.) fait forcément partie des actes anthropiques par lesquels une communauté (restreinte ou élargie) édifie, au fil des décennies et des siècles, son propre territoire auquel elle s’identifie désormais.

Choix d’une région

Une telle étude s’applique indéniablement à tous les espaces investis par l’homme. Néanmoins, nous nous limitons à une région particulière pour montrer des exemples concrets illustrant nos propos. La description de la question inhérente à l’apport et à la contribution du construit à la mise en place des territoires est relevée, plus spécifiquement, dans les régions atlasiques et présahariennes marocaines, (notamment le Haut-Atlas, l’Anti-Atlas et leurs retombées pré-sahariennes). Ce choix est dicté par des raisons objectives dont particulièrement la richesse de ces régions en patrimoine rural architectural et paysager gardant encore plusieurs aspects de son “authenticité” ou tout au moins de ce qui est supposée comme tel.² L’Anti-Atlas est bien plus intéressant à cet égard car il constituerait “la montagne la plus humanisée du Maroc où s’est développée une civilisation sylvo-agro-pastorale.”³ C’est également un immense territoire où s’articulent méticuleusement toutes les ambivalences quand il s’agit d’associer le naturel au culturel, l’histoire à la géographie et où le passé glorieux de la paysannerie entame aujourd’hui une phase de déchéance tout en présentant encore l’essentiel des stigmates de ce passé lointain.⁴

1. Jose L. Garcia-Grinda, “L’architecture traditionnelle méditerranéenne. Territoire, paysage et architecture traditionnelle,” in *Architecture Traditionnelle Méditerranéenne*, Projet ReabiMed, (Barcelone, 2007): 49.

2. Mustapha Nami, Mohamed Belatik et Mustapha Atki, *De Foug Zguid à Foug el Hisn: Inventaire du patrimoine culturel de Tata* (Rabat: Publication du Ministère de la Culture, 2014).

3. Brahim El Fasskaoui et Andreas Kagermeier, “Les communautés traditionnelles amazighes et les pratiques conservatrices de l’environnement dans les montagnes du Maroc,” in *Paysages lus du ciel. Hommages à André Humbert*, éd. Husson, Jean-Pierre et Michel Deshaies (Nancy: Éditions Universitaires de Lorraine, 2015), 245-57.

4. André Humbert, “L’Anti-Atlas: une montagne paysanne moribonde?” in *Crise et mutations des agricultures de montagnes*, actes du colloque international de Clermont-Ferrand (12-13 décembre 2002) en hommage au professeur Christian Mignon (Clermont-Ferrand: Presses Universitaires Blaise Pascal, Collection CERAMAC, 2003).

D'un point de vue de géographie physique, cette partie du territoire national est caractérisée par la multiplicité des types de reliefs comprenant des plaines, des collines, des plateaux, des dunes de sables, des versants et des montagnes. Bien qu'une grande partie de la région soit, d'une manière générale, très pauvre en termes de précipitations annuelles, elle possède néanmoins une nappe phréatique assez riche grâce notamment aux infiltrations des eaux issues de la fonte des neiges des sommets du Haut-Atlas. Les piémonts des montagnes offrent en effet, une multitude de sources souvent pérennes et les plaines alluviales permettent d'accéder aux eaux souterraines à quelques mètres seulement de profondeur. Ces accumulations d'eaux forment parfois des zones assez fertiles et humides autour desquelles des oasis se sont formées ayant favorisé l'implantation des installations humaines au cours des temps. Grâce à cette manne importante souterraine, les populations humaines ont pu développer des structures agricoles au niveau des différentes oasis et sur les terrasses des versants de l'Anti-Atlas. Il s'agissait globalement d'une agriculture de subsistance et d'autosuffisance basée essentiellement sur le palmier dattier, l'orge, la luzerne et quelques types de légumes et de fruits. Au fur et à mesure qu'on remonte les vallées étroites issues de l'Anti-Atlas, d'autres arbres apparaissent comme l'arganier.

La région qui nous concerne occupe une position stratégique dans la mesure où elle joue le rôle de lien et de passerelle incontournable entre le Sahara et le Sahel, d'une part, et le reste du Maroc et de la Méditerranée, d'autre part. C'est un passage obligé aussi bien des courants culturels que des mouvements migratoires de la faune. Cette position privilégiée lui a valu, au cours de son histoire, la qualité de carrefour des différents courants socioculturels et parfois de refuges culturels dans certaines conditions particulières propres à l'histoire globale de la région. Les différents apports ethniques ont favorisé le développement d'un brassage culturel ayant été visiblement le soubassement logique et historique des cultures d'aujourd'hui.

La région de l'Anti-Atlas occidental et ses prolongements méridionaux vers le Sahara était, de tout temps, le théâtre d'événements historiques qui avaient marqué profondément le parcours social, politique, militaire, culturel et économique, non seulement de la région mais aussi du Maroc tout entier. L'insécurité qui a marqué des moments de l'histoire de la région et la précarité des ressources de survie, sous l'effet des conditions climatiques souvent non clémentes, et du cadre naturel et topographique caractérisé par la prépondérance de la montagne et du désert; tous ces facteurs naturels et historiques ont naturellement influencé tous les aspects culturels, y compris et surtout, l'architecture adoptée et l'organisation de l'espace qui s'en suivait. Ceci se manifeste notamment à travers l'aspect défensif qui caractérise la

plupart des édifices architecturaux qu'ils soient collectifs ou privés. C'est ainsi que les sommets des montagnes et des collines ont été souvent pris comme point d'ancrage d'un certain nombre de structures militaires et de greniers collectifs dans une perpétuelle mise en garde contre toute incursion éventuelle d'un ennemi toujours menaçant. L'héritage architectural et monumental de toute la région est bien plus riche en témoins illustrant le génie des bâtisseurs historiques et l'extrême ingéniosité des savoir-faire mis en œuvre pour réussir de telles prouesses monumentales et architecturales. Les exemples de ces réalisations se rapportent aujourd'hui à cette panoplie de villes historiques en ruine, à ces multiples villages fortifiés, à ces centaines de *Ksours*, à ces magnifiques *Kasbahs* pourvues de tours de guet, à ces citadelles fortifiées, à ces greniers collectifs,⁵ et à ces maisons traditionnelles construites dans un styles typique de la région et dotées d'un répertoire décoratif extrêmement abondant.⁶

La diachronie appliquée au processus de la construction des territoires nous enseigne que, depuis l'aube des temps préhistoriques, l'homme a commencé à investir son espace de circulation en y affectant des artefacts qui allaient progressivement participer de la mise en place des territoires imprégnés d'une dimension identitaire et d'appartenance. En effet dans le sud marocain par exemple, vers la fin des temps préhistoriques, les monuments funéraires, ou *tumuli* (sing. *tumulus*), semblent avoir été les premières structures érigées d'origine anthropique qui allaient progressivement affecter la configuration de la topographie environnante de l'homme annonçant par là les premiers balbutiements de la dimension territoriale de l'espace.

Faire état de toutes sortes de bâtisses et de toutes les structures anthropiques qui construisent le territoire s'avère être une démarche assez périlleuse à entreprendre dans ce cadre. Aussi, nous contentons-nous de relater quelques aspects de ces artefacts liés à l'acte de construire ou de reconfigurer le sol construisant le territoire.

Habitat rural⁷

Plus d'un siècle de recherches sur l'habitat rural au Maroc a produit un savoir considérable réunissant l'apport d'un certain nombre de disciplines

5. Denise Jacques-Meunié, *Greniers-citadelles au Maroc*. 2 vol., (Paris: Publications de l'Institut des Hautes Études Marocaines, 1951).

6. Nami, Belatik et Atki, *De Foum Zguid*, 132-70.

7. Nous nous intéressons ici plus particulièrement à l'habitat rural car le milieu urbain implique une approche bien plus spécifique en raison des soubassements socioéconomiques, politiques et culturels qui l'engendrent et l'encadrent. Le monde rural garde dans la plupart des cas, une grande partie des éléments culturels matériels et immatériels qui permettent d'entreprendre une analyse diachronique de la construction/déconstruction des territoires et une meilleure caractérisation des paysages culturels. En outre, dans le monde rural, l'on a la possibilité d'y énumérer une multitude de bâtisses de différentes formes allant de simples lisières des champs à de fortifications monumentales imposantes.

dont notamment l'histoire, la géographie et l'ethnographie.⁸ Au cours de la période coloniale, l'intérêt semble avoir été porté d'une manière visiblement substantielle au monde berbère pour des raisons multiples qui prévalaient à l'époque chez un certain nombre d'explorateurs pionniers. Cela se rapporte plus explicitement à des attractions d'exotisme qu'incarnait le monde berbère rattaché pathologiquement à un orientalisme décontextualisé, à l'interprétation de ce monde selon une dimension d'intemporalité qui se perd dans la nuit des temps et, finalement, à la grande méconnaissance de cette partie de l'Afrique du Nord suscitant attrait et curiosité. Trois thématiques semblent avoir dominé les écrits datant de cette époque à propos de l'habitat rural:⁹ La morphologie interne de l'habitat d'un point de vue organisationnel et fonctionnel, La structuration des agglomérations et des maisons: (groupées, dispersées, entourées, etc.) et l'organisation de l'espace en termes territorial, sociologique, économique, naturel..., mais aussi l'analyses sémantiques des composantes de l'habitat et des descriptions architectoniques correspondantes.¹⁰ C'est la troisième thématique qui nous intéresse ici *a priori*. L'impact du construit quel qu'il soit, sur la reformulation sans cesse renouvelée des espaces et l'évolution de la mise en place des territoires, s'avère être une démarche cognitive permettant de tirer au clair l'importance de l'évolution qualitative et quantitative de ces constructions et de ces bâtisses à vocation domestique dans la définition de l'identité d'un territoire.



Fig. 1: Composantes d'un village oasisien et leur répartition par rapport aux espaces cultivés (Douar Tisfriouine, Tata, Cliché Nami, 2007).

8. Gentil Louis et Dr Pons, "L'habitat rural au Maroc," *Revue de géographie marocaine*, 15^{ème} année, (1931): 69-153; Henri Terrasse, *Kasbas berbères de l'Atlas et des oasis. Les grandes architectures du sud marocain* (Paris: Horizons de France, 1938; André Adam, "La maison et le village dans quelques tribus de l'Anti-Atlas," *Hespéris* XXXVII (1950): 289-362.

9. Gentil Louis et Dr Pons, "L'habitat rural," 69-153.

10. Voir à ce propos le travail effectué par E. Laoust au Moyen-Atlas notamment en ce qui concerne l'habitat des transhumants et des nomades: Émile Laoust, "L'habitat chez les transhumants du Maroc central," *Hespéris* X (1930): 151-253.

L'habitat rural est globalement scindé en deux formes essentielles selon le type et les qualités physiques des matériaux mis à profit. On parlera ainsi d'un habitat en matière dure et d'un autre en matière tendre. Dans la première catégorie l'on trouve bien évidemment tous les construits à base de matériaux durs comme la pierre, la terre et le béton, alors que dans la deuxième catégorie l'on regroupe toutes les formes d'habitation érigées en utilisant des matériaux tendres et périssables comme la tente, la *nouala* et les différents types de branchage. Les matériaux ainsi énumérés ne sont pas à usage discriminatoire, au contraire, ils se retrouvent, parfois tous ou en partie, dans un même ouvrage ou au sein d'une seule bâtisse. Tel fut le cas notamment dans le milieu oasien où l'on avait l'habitude de construire les villages compactés à l'aide des matériaux fournis par le milieu immédiatement environnant. Il s'agit de l'argile utilisé en pisé ou en brique crue, des roseaux récupérés dans les abords des oueds et des troncs de palmiers faisant office de poutre de soutènement et des charpentes des plafonds.¹¹ L'habitat rural se présente également sous deux aspects essentiels chacun résultant d'un certain nombre de facteurs historiques, culturels et géographiques. Il s'agit ainsi d'un type d'habitat compact sous forme de villages formés de maisons contiguës souvent ceints de murailles possédants une ou quelques portes monumentales. Ce type d'habitat, caractérisant plus particulièrement les régions présahariennes et, dans une moindre mesure, les montagnes atlasiques, a été visiblement dicté par des raisons d'insécurité mais aussi de prégnance d'un système tribal segmentaire. La structure interne du village est organisée autour d'un espace public investi par la *jmā'a* et les festivités collectives. Les habitats collectifs compacts sont également conçus dans un souci majeur, en l'occurrence celui d'épargner les terres arables souvent très limitées dans ces régions. Le deuxième aspect de l'habitat rural généralement répandu dans les grandes plaines intérieures, dans le Rif, dans le Moyen-Atlas et dans les plateaux orientaux, est un habitat complètement dispersé. Dans ce cas, les liens sociaux sont essentiellement générés et gérés par un arsenal de référents culturels transmis de génération en génération. Dans les oasis sud atlasiques notamment, l'habitat compact domine sous forme de *Ksours* et de *Kasbahs* qui ont constitué le paysage architectural dominant et l'habitat récurrent.

Néanmoins, au lendemain de l'Indépendance, ce type d'habitat compacté s'est progressivement éclaté, plus concrètement à partir des années soixante

11. L'adaptation aux matériaux fournis par le milieu naturel environnant est parfaitement illustrée par le type d'habitat traditionnel relevé chez les Ait Yahïa de la région de Midelt, au Haut-Atlas oriental, originaire du Maroc présaharien. On y relève en effet des *Ksours* en pisé parfaitement identiques à ceux de Ziz, de Ghris et de Tafilalet, mais au lieu des troncs du palmier, les gens de Midelt ont eu recours au bois du cèdre récupéré dans les voisinages: Mickael Peyron, "Habitat rural et vie montagnarde dans le Haut-Atlas de Midelt (Maroc)," *Revue de géographie alpine* LXIV, 3 (1976): 327-63.

suite aux changements globaux qui commençaient à investir la société marocaine. De nouvelles structures d'habitats se sont ainsi progressivement implantées au sein même des champs et des parcellaires oasiens aboutissant à de nouvelles formes paysagères et à une nouvelle conception de territoire. L'introduction des nouvelles formes architecturales et architectoniques basées sur le béton armé et la transposition des images urbaines tranchent définitivement avec une tradition séculaire, elle, basée sur deux critères fondamentaux: une organisation rigoureuse de l'espace et un usage ingénieux des matériaux locaux. L'ancienne architecture de terre qui a prévalu des siècles durant se voit désormais affectée d'une nouvelle fonction bâtarde, celle justement de sa mise en tourisme. Une course effrénée s'est dernièrement instaurée dans les différentes oasis du Présahara marocain ressuscitant les décombres d'anciennes *Kasbahs* et d'anciennes demeures pour les transformer en maison d'hôtes et en gîtes accueillant des touristes venant de tous bords. Cette activité économique complètement étrangère pour les riverains introduit de nouvelles attitudes chez la population, mais aussi de nouvelles attributions au territoire désormais ouvert à d'autres identités venant d'ailleurs. D'autres bâtisses jusque-là insoupçonnées font leur apparition suite aux exigences des activités parallèles (restaurants, kiosques, pistes carrossables, parkings, etc.).



Fig. 2: Habitat rural compacté dans une oasis (*Ksar Mâarka*, Tafilalet. Cliché: Nami, 2011).

L'habitat compact correspond également à l'habitat perché aux multiples terrasses en gradins surplombant les champs cultivés, bien courant dans les vallons de l'Anti-Atlas et du Haut-Atlas où les terres arables deviennent extrêmement rares et limités dans l'espace. Autrefois, ces bâtisses accusent majestueusement les couleurs et les formes des milieux, constituant ainsi des paysages culturels d'une grande valeur patrimoniale. Mais, depuis peu, le béton armé et des plans architecturaux empruntés gauchement au milieu

urbain, se substituent graduellement aux anciennes formes d'habitat venant tout juste d'être patrimonialisées.

L'habitat rural prend également des formes temporaires et, saisonnière en conformité avec les modes de vie socio-économiques de certaines tribus transhumantes. Dans ces cas aussi, des bâtisses spécifiques viennent répondre aux impératifs de ces modes de vie basés sur une mobilité permanente. Tous les *agdāls* des Atlas offrent aujourd'hui des structures d'habitat (les *'azīb-s*) d'aspect rudimentaire faisant souvent usage des abris naturels complétés par des fortifications de fortune permettant d'abriter et les gens et les troupeaux le temps d'une courte saison. La pierre sèche est souvent l'élément majeur de telles structures érigées qui donnent au territoire son cachet propre, celui en l'occurrence d'un *agdāl* régi par un droit coutumier ancestral.

Parcellaires- Les parcellaires constituent une pratique agraire qui participe amplement à la transformation profonde des paysages et à la construction des finages et des territoires. En effet, l'établissement, au cours des temps, des parcellaires de dimensions souvent très réduites participe à une mise en forme d'un paysage naturel à la suite des actions anthropiques continues. La géométrie de ces parcellaires évoluent avec le temps et change ainsi perpétuellement de configuration. Bien qu'une telle géométrie de l'espace ne soit pas, à proprement parler, une forme architecturale classique, elle est pourtant une "construction" conceptualisée d'une surface plane. Une dimension esthétique est bien plus décelable aux travers de telles configurations qui deviennent ainsi humanisées par les agriculteurs eux-mêmes.¹² La géométrie des parcellaires et leurs dimensions varient d'un paysage à un autre en conformité avec l'étendue de l'espace destiné aux activités agraires. Dans les oasis du sud marocain, les parcellaires sont généralement très réduits en raison, bien entendu, de la déficience des terres arables qui se limitent à des bandes sinueuses suivant les méandres des cours d'eaux ou autour des sources très localisées. Les limites entre les parcellaires sont donc matérialisées par des élévations de terres, elles-mêmes faisant partie de "constructions" au sens larges et qui risquent à tout moment de prendre des configurations différentes au gré des divisions de l'héritage. Par contre, dans les plaines *būr*, les parcellaires sont très diffus et larges et ne dépendent que de l'étendue des propriétés foncières. Dans ce dernier cas aussi, les limites entre les parcellaires sont parfois difficilement perceptibles car les champs ne sont pas irrigués et ne nécessitent donc pas des "constructions" qui retiendraient les eaux.

12. Mohamed Mahdi, *Culture et agriculture. Approche anthropologique du rôle culturel de l'Agriculture* (Meknès: Éditions de l'ENA-Meknès, 2009), 25-28.

Structures hydrauliques- La gestion de l'eau d'une façon générale, constitue un bel exemple d'une adaptation inévitable de l'homme face à des conditions naturelles souvent difficiles, et le maniement de ces dernières pour assouvir les besoins vitaux permettant de continuer de vivre dans un territoire caractérisé par la sécheresse et la pénurie en eau. La canalisation, les aqueducs, les puits, les *matfiyas (tinutfa)*, les *khaṭṭāras (foggaras)*, les retenues traditionnelles (*ifard*), sont quelques exemples pertinents de ces systèmes dont les traces parsèment encore aujourd'hui le paysage notamment de l'Anti-Atlas et de ses retombées présahariennes. L'on pourrait aujourd'hui inventorier et documenter des reliques de ces anciennes installations reflétant, non seulement une bonne maîtrise des techniques de construction mais également la connaissance bien développée des phénomènes naturels. L'instabilité de ces derniers (orages, inondations, sécheresse, etc.) ont été à l'origine de la mise en place de réponses techniques issues de la culture et de l'histoire,¹³ mais surtout du processus d'adaptation aux conditions naturelles. La gestion des eaux de ruissellement destinées à l'irrigation et au maintien du couvert végétal et arboricole toujours vivant, fait appel à un certain nombre de structures construites spécifiques. Sur les pentes douces, des structures en pierre mélangé au sédiment sont souvent érigées en forme de croissant lunaire du côté opposé au courant des ruissellements autour des arbres. Ces structures sont renforcées par des cuvettes creusées au pied de l'arbre pour concentrer aussi bien les eaux que les sédiments fertiles. Ces procédés ancestraux sont plus particulièrement récurrents dans le Haut et le Moyen-Atlas.

13. Dans la région du Souss, la force motrice de l'eau a été bien plus exploitée et d'une manière visiblement ingénieuse à l'époque des Saadiens grâce au développement des sucreries. Parmi celles-ci, l'on note plus particulièrement celle d'Ouled Messâoud, de Frija et de Tazemmourt près de Taroudant (Paul Berthier, *Les anciennes sucreries du Maroc et leurs réseaux hydrauliques* (Rabat: Publié avec le concours du C.N.R.S. et du Centre Universitaire Marocain de la Recherche, 1966). Les Saadiens avaient en outre, renforcé les systèmes d'adduction hérités des almohades. Dans les plaines de Taroudant, les aqueducs des anciennes sucreries s'étalant sur de longues distances, affectent aux paysages une certaine empreinte constituant une caractéristique qui dénote aussi bien la grandeur des bâtisseurs saadiens que l'ingéniosité et la maestria des savoirs et savoir-faire et leur profondeur historique. Les canaux amenant l'eau depuis des sources lointaines ou déviée à partir des cours d'eau situés plus loin en amont, sont portés par des murs monumentaux. Ces derniers prennent, au niveau des lits d'oueds, la forme d'arcade d'une très grande valeur architecturale comme c'est le cas de ceux de l'oued El Ouar toujours dans la région de Taroudant.



Fig. 3: Ruine d'une *matfiya* ou citerne traditionnelle (Agadir Ait Brahim, région de Taroudant. Cliché: Nami, 2014).

La *matfiya* (citerne traditionnelle) compte parmi les systèmes de captage des eaux de ruissellements les plus anciens et qui se répartissent un peu partout dans le monde selon des variantes régionales et locales.¹⁴ L'Anti-Atlas est un territoire de mille et une *matfiya-s*. Ces dernières (ou *tanuṭfi* ou encore *nutfyia* selon les parlers) “correspondent à une technique de mobilisation et de conservation des eaux de ruissellement, dans une région de paysannerie traditionnelle basée sur l'agriculture en bour et un élevage de faible déplacements où les communautés montagnardes doivent faire face au manque de l'eau domestique.”¹⁵ Elles ont permis d'acheminer les eaux de pluie et de les conserver dans des bassins creusés parfois dans des sols très durs et qui sont ensuite utilisées dans les besoins domestiques, dans l'abreuvement du bétails et dans certains cas, dans l'irrigation. Les citernes traditionnelles caractérisent ainsi les paysages de vastes régions notamment dans l'Anti-Atlas. Bien qu'elles soient fonctionnelles encore de nos jours, plusieurs d'entre elles ont été complètement abandonnées mais continuent à refléter un passé glorieux lointain.

Dans les oasis du sud marocain, les espaces cultivés sont abondamment parsemés de rigoles construites ou simplement aménagées permettant l'irrigation d'innombrables parcelles selon une distribution raisonnée des

14. Brahim El Fasskaoui, “Une technique de conservation des eaux dans l'Anti-Atlas occidental, les *matfias* du cercle d'Ighrem,” in *GCES au Maroc* (Rabat: Publication de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, 2007): 83-102; Faissal Aziz, Mohammed Farissi, Jamila Khalifa, Naaila Ouazzani et Laila Mandi, “Les réservoirs de stockage d'eau traditionnel: caractéristiques, popularité et problèmes,” *International Journal of Innovation and Scientific Research* XI, 1 (2014): 83-95.

15. Eric Roose, Mohamed Sabir et Abdellah Laouina, *Gestion durable des eaux et des sols au Maroc: Valorisation des techniques traditionnelles méditerranéennes* (Marseille: IRD Éditions, 2010), 218.

partitions et régie par un droit coutumier ancestral. Ces rigoles associées à leurs partiteurs et à la géométrie des parcellaires affectent au paysage oasien une empreinte anthropique dont le résultat est une territorialisation construite dans la profondeur historique.

Cultures en terrasses: L'Anti-Atlas est caractérisé également par la prépondérance des procédés de mise en place des systèmes des terrasses cultivables et qui permettent ainsi de tirer profit au maximum des surfaces arables à l'origine très réduites.¹⁶ Ce sont des systèmes agraires ingénieux mis en place pour répondre à des situations de précarité et de rareté. Le système des terrasses est bien plus complexe en dépit de sa simplicité apparente. Ce sont des dispositifs mis en place d'une manière véritablement ingénieuse¹⁷ permettant de retenir des sols vulnérables et soumis à une érosion de lessivage sous le double effet de la pauvreté des sols et l'inclinaison en pente parfois abrupte de la topographie. Elles servent par la même occasion à retenir et à piéger les ruissellements des eaux de pluies, à l'origine très rares. Ces dispositifs permettent ainsi aux agropasteurs des montagnes d'obtenir des récoltes céréalières essentiellement d'orge à destination de consommation, très rarement de commercialisation. "L'agriculture en terrasses est un fait géographique mondial; c'est une expression paysagère du travail humain familière à toutes les zones où la topographie s'est présentée sous les aspects les plus accidentés, les plus raides. Ici ou là, des millions de paysans ont rencontré les mêmes conditions naturelles auxquelles ils ont apporté, au-delà de leur diversité, les mêmes réponses, les mêmes soins, les mêmes procédés techniques, et parfois la même organisation sociale."¹⁸ Les structures érigées délimitant les terrasses sous forme de gradins ou de

16. Jean Despois, "La culture en terrasse dans l'Afrique du Nord," *Annales, Economie, Sociétés, Civilisations*, 11^{ème} année, n°1 (1956): 42-50; Mohamed Ziyadi, "Vivre dans les montagnes arides ou subarides. L'aménagement des pentes dans l'Anti-Atlas central et occidental (Maroc)," thèse de Doctorat, Université de Nancy 2, Centre d'études et de recherches sur les paysages, 2011.

17. C'est en effet un procédé agricole issu d'un savoir et d'un savoir-faire ancestral se prêtant parfaitement pour être rehaussé au rang d'un SIPAM (Systèmes Ingénieux du Patrimoine Agricole Mondial); un label instauré par l'Organisation Mondiale de l'Agriculture et de l'Alimentation (FAO) pour revaloriser, à travers le monde, des savoirs ancestraux dans le domaine agricole permettant l'exploitation des terres et des eaux selon des procédés ingénieux s'inscrivant pleinement dans les objectifs d'un développement durable. La portée patrimoniale d'un SIPAM se rapproche beaucoup de la notion d'un paysage culturel comme défini par les instruments normatifs de l'UNESCO. Au Maroc, le site correspondant aux deux vallées d'Imilchil-Amellagou au Haut-Atlas oriental est le seul à ce jour à avoir été inscrit comme étant un SIPAM.

18. Ziyadi, "Vivre dans les montagnes," 12.

bourrelets sont aménagées à l'aide d'un entassement de pierres récupérées directement de la pente, ce qui permet par la même occasion l'obtention d'un triple objectifs: la récupération des eaux de ruissellement, le défrichage des terres pour l'amélioration de leur qualité de terre arable et la réduction des effets érosifs des pentes.



Fig. 4: Exemple de construction des terrasses agraires (Région de Taroudant. Cliché: Nami, 2014).

Aires à battre: ce sont des surfaces réduites souvent circulaires servant à battre les moissons céréalières pour en extraire les grains d'orge ou du blé. Le battage des grains est suivi de l'opération du vannage toujours sur la même surface de l'aire à battre. Dans l'Anti-Atlas, ces surfaces empierrées construites d'une manière traduisant des savoir-faire ancestraux, sont manifestement répandues aux alentours des agglomérations et au sein des pentes transformées en terrasses. Dans l'ensemble du Maghreb, *annrār* est le terme amazigh qui désigne l'aire à battre et prend de très légères variantes de prononciation mais toujours sous la racine *NRR*, ce qui dénote l'ancienneté du procédé chez les imazighen.¹⁹ Ces aires à battre attestent ainsi d'un passé glorieux agraire qui avait prévalu dans ces régions mais qui est, en revanche, affectée ces dernières décennies par de longues périodes de sécheresse et de dénigrement de ses habitants préférant se déplacer dans les grandes villes. La construction d'une aire à battre est généralement réalisée à l'aide de la pierre que se soit pour l'élévation de la hauteur ou pour le dallage intérieur de la surface. En revanche, dans d'autres territoires (la plupart des oasis), l'aire à battre est une surface de terre battue. Dans certain cas comme au Moyen-Atlas, la surface de l'aire à battre est annuellement retapée de bouse de vache.

19. Jean-Claude Musso et Salem Chaker, "Aire à battre," in *Encyclopédie Berbère* 3 (1986): 363-70.



Fig. 5: Plusieurs aires à battre construites en pierre (Anti-Atlas, sud de Taroudant. Cliché: Nami, 2015).

Dans l'Anti-Atlas, le mode agropastoral a nécessité la complémentarité de trois composantes essentielles mises en place par des modalités de construction différentes. Il s'agit en effet des terrasses en gradins édifiées sur les pentes, des aires à battre permettant d'obtenir la récolte céréalière et les greniers collectifs édifiés ingénieusement sur les pitons rocheux permettant d'emmagasiner ces récoltes et de les mettre à l'abri de toute incursion éventuelle. Chaque famille possède son *annrār* et elle s'efforce de le construire près de l'habitation. Par contre, dans un certain nombre de *Ksours* du monde oasien, notamment dans la vallée de Ghris, la communauté villageoise formant généralement une seule tribu ou une fraction d'une tribu, réserve une assez grande surface de leur territoire pour jouer le rôle d'aire à battre collective. Le maintien de celle-ci incombe donc à tous les membres de la communauté sous les auspices de la *jmā'a*. Dans ce cas, l'aire à battre ne sert pas seulement à accomplir les tâches agraires qui lui sont propre *à priori*, mais elle accueille également les festivités collectives ou familiales comme les célébrations rituelles ou sociales.

Monuments funéraires anciens: Les tumuli constituent des témoins hautement significatifs d'une occupation humaine ancienne et apportent ainsi des indications précieuses sur la configuration de l'espace à des moments différents de la fin des temps préhistoriques et de début de l'Histoire. Dans les régions présahariennes et sahariennes, nous avons, au cours de nos travaux de terrain, identifié des centaines de ces monuments funéraires construits. Ils attestent incontestablement d'une profonde croyance dans l'au-delà chez les populations humaines anciennes qui prenaient ainsi énormément soin de leurs morts en ayant recours à des rituels spécifiques dans l'inhumation.



Fig. 6: Tumulus (monument funéraire), au sud d'Aousserd (Cliché: Nami, 2015).

Ces tumuli prennent diverses formes allant du plus simple au plus complexe. Le type le plus élémentaire et le plus récurrent est constitué d'un simple amas circulaire de pierres présentant une forme souvent conique. Les pierres utilisées sont généralement de différentes formes et de différentes dimensions. Les dimensions varient selon les cas et peuvent atteindre parfois plus de vingt mètres de diamètre. Par contre, le type le plus complexe peut avoir des dimensions vertigineuses. Les cas extrêmes se rapportent plus particulièrement aux fameux monuments à antennes largement identifiés essentiellement dans la région de Tan Tan et de l'Oued Chbeika mais aussi dans toutes les provinces sahariennes.

Les formes intermédiaires se rapportent aux *bazinas* ayant des circonférences en gradins et qualifiés ainsi de tumuli à degrés construits en pierres agencées sous forme d'ébauches de murets. Une autre catégorie, plus fréquente notamment dans la région de Zagora est relative aux monuments plus élaborés et véritablement construits (monuments à chapelle ou à lucarne). Ces différentes formes se retrouvent souvent sporadiquement mais parfois ils se concentrent dans des endroits particuliers constituant ainsi de véritables nécropoles comme celle de *Foum Larjam* au sud de Zagora. Une dernière catégorie de monuments funéraires se présente sous forme de cercles à dallages de pierres souvent de nivellement bas et dotés d'une ceinture externe constituées de stèles dressées verticalement ou de stèle centrale.²⁰

20. Il s'agit de monuments funéraires possédant de longues stèles au milieu. Le cas le plus éminent est sans doute celui dit de Chaif Ould Attia, plus connu sous le qualificatif d'Obélisque d'Aousserd situé à environ deux cents soixante-dix kilomètres au sud-est de Dakhla. Il s'agit d'un tumulus au milieu duquel est plantée une stèle funéraire. Sur ses différentes faces, une série d'inscriptions libyques ont été gravées. Les séquences de l'écriture sont orientées verticalement de bas en haut. Mustapha Nami, "L'art rupestre," in *Art et architecture amazighes du Maroc* (Casablanca: Éditions La Croisée des Chemins, Publication de l'IRCAM, 2011), 19-57.

La dimension religieuse, spirituelle et culturelle des populations rurales se reflète aujourd'hui à travers un ensemble de structures érigées commémorant, symbolisant ou abritant une telle dimension. Dans le sud marocain et les montagnes de l'Anti-Atlas, comme naturellement partout ailleurs au Maroc, des centaines de marabouts meublent l'espace et affectent à celui-ci un ancrage mystique. Les oratoires sont des éléments architecturaux qui se démarquent bien visiblement dans toutes les agglomérations rurales. Deux caractéristiques principales distinguent nettement ce genre de bâtisses religieuses: la couleur souvent blanche qui leur est affectée et le minaret bien haut et visible de loin.

Architecture, territoire et paysage culturel

Dans la foulée de la patrimonialisation qui touche à tout ou presque, les paysages, notamment ceux issus d'une interaction séculaire entre l'homme et son environnement naturel, se voient également rehaussés au rang d'un patrimoine qu'il faut absolument préserver, conserver et transmettre aux générations futures en leur qualité de témoins d'une mémoire collective qui risqueraient d'être bafoués par la modernité. Les espaces bâtis selon des modalités qui relèvent des savoirs et savoir-faire ancestraux sont plus particulièrement concernés par ces différentes mesures conservatrices qui sont exprimées par une certaine conscience collective plutôt que d'une action concrète traduite sur le terrain.



Fig. 7: Marabout de Sidi Saïd Ouhmad, région de Taroudant (Cliché: Nami, 2015).

De la conception de territoire

Le territoire est ainsi une appropriation d'un espace par un groupe humain, par une communauté, par une société, etc. et qui s'y identifie. Le territoire, est en outre, un espace de toutes les adversités. C'est aussi un espace où circulent

les individus, les connaissances, les idées, les produits et les capitaux. Le territoire est une notion pour le moins complexe²¹ et polysémique dans laquelle plusieurs considérations d'ordre naturel, culturel, social, politique, etc. contribuent différemment à sa construction. Deux facteurs interviennent, d'une façon continue mais d'une manière inégale, à ce processus. Il s'agit du facteur anthropique (appartenance, identité, aspects de la vie sociale, contacts des cultures, mode de vie, mode de subsistance, appréhension de la nature, etc.) et du facteur naturel (caractéristiques topographiques: plaines, montagnes, versants, désert, côtes; ressources en eau; climat, couvert végétal, faune; accès, etc.).

Aborder un territoire revient également à se baser sur des approches croisées faisant intervenir un certain nombre de disciplines complémentaires: archéologie, histoire, patrimoine, géomorphologie, économie de patrimoine, géographie, etc. L'intervention de l'une ou l'autre de ces différentes disciplines varie selon le degré de son implication dans la compréhension de la construction d'un territoire. Chaque discipline a ses compétences qui lui sont propres dans la manière d'approcher les territoires. De tous ces domaines, le patrimoine culturel, matériel et immatériel, semble être à la fois le constructeur des territoires et le résultat de ces derniers. L'histoire "fait" le patrimoine, et "Le territoire est le produit de l'histoire."²²

Le territoire a une identité propre. Elle se construit au fil du temps et change de référentiels suivant les bouleversements et selon le degré des liens qui l'unissent à la communauté. Celle-ci s'identifie à son territoire comme celui-ci affiche son identité à travers sa communauté. L'identité d'un territoire se dégage également au travers de sa toponymie.²³ Elle incarne la langue du territoire et trahit sa profondeur historique. Elle constitue aujourd'hui un élément fondamental de toute lecture diachronique des territoires et des paysages. Dans une vaste région, comme c'est le cas pour le Haut-Atlas, l'Anti-Atlas et les retombées présahariennes, les territoires ne s'individualisent pas clairement dans l'espace. Les frontières physiques entre eux s'estompent au gré des échanges et des continuités culturelles. Dans ce sens, la frontière n'est pas une limite franche mais plutôt une passerelle culturelle, linguistique,

21. Frédéric Giraut, "Conceptualiser le Territoire," *Historiens et géographes* 403 (2008): 57-68.

22. Abdellah Laouina, "Tendances historiques de l'occupation de l'espace, aménagement du territoire et gestion des unités territoriales" in *La société marocaine: permanences, changements et enjeux pour l'avenir* (Rabat: Rapport HCP: Prospective Maroc 2030, 2007), 41.

23. Said Boujrouf et Elmostafa Hassani, "Toponymie et recomposition territoriale au Maroc: Figures, sens et logiques," *L'Espace Politique* 5 (2008): 40-52; Frédéric Giraut, Myriam Houssay-Hozschuh et Sylvain Guyot, "Au nom des territoires! Enjeux géographiques de la toponymie," *L'Espace géographique* 37 (2008): 97-105.

sociale et naturelle. Les frontières délimitant les territoires se redessinent continuellement. Les bâtisses s'avèrent être un bel exemple de telles passerelles entre une suite de territoires contigus. Dans notre région, les caractéristiques des bâtisses changent d'une manière imperceptible d'un territoire à l'autre. Les savoirs et les savoir-faire qui les ont mis en place au cours des temps voyagent selon la mobilité aussi bien des populations que des idées. Les *tinutfa*, ou citernes traditionnelles, semblent être pratiquement les mêmes partout mais elles présentent des spécificités locales selon les référentiels culturels et les particularités physiques et topographiques du terrain. Les limites/frontières interviennent notamment pour délimiter des finages villageois, eux-mêmes définis autour d'un habitat et des parcelles agricoles qui s'y rattachent. Les villages deviennent des terroirs selon une nomenclature en devenir basée plutôt sur une dimension mercantile du territoire.

Bâtisses et territoires

Plusieurs catégories des constructions humaines constituent des éléments majeurs d'un territoire. Dans la région ciblée, les architectures prennent plusieurs formes et peuvent être théoriquement agencées selon une pyramide dont la base est relative aux habitats collectifs d'envergure tels les ksour et les grands villages communautaires, tandis que le sommet correspond aux minuscules bâtisses généralement ayant une fonction entrant dans la catégorie des biens communs, comme les tours de guet (*tiḍāfs*). Entre les deux catégories, une multitude d'autres constructions et édifices d'aspects architecturaux divers, viennent meubler le paysage et transforment ainsi l'espace en un territoire vivant et humanisé. Il s'agit notamment de villages, de demeures seigneuriales, de greniers collectifs, de bassins, d'aqueducs, de *matfiya*, de *azībs*, des *khaṭṭāras*, des aires à battre, de murettes des cultures en terrasses, des sentiers, des murs de soutènement et de consolidations des ravins et falaises dangereuses, des clôtures de vergers, de cimetières,²⁴ de marabouts, d'orées et lisières des champs, d'appareillages en pierres servant pour emmagasiner des denrées, des canalisations d'irrigation, des distributeurs d'eau, etc. Toutes ces structures architecturales entrent différemment dans la mise en place de territoires d'aspects et d'identités variables selon les types de structures adoptées par la communauté et selon l'agencement de ces mêmes structures dans un espace donné.

24. Les cimetières constituent généralement de véritables réserves d'une flore relique, ou garigue, et qui présente ainsi des essences parfois fossiles. Le maintien de ces garigues est rendu possible grâce à la sacralisation qui est systématiquement affectée à ces lieux.

De la construction des paysages culturels

Le terme “paysage” est une notion également polysémique (comme c’est le cas pour la conception de territoire) et échappe souvent à une appréhension bien plus contournée. Le sens que l’on donne à ce concept varie selon le domaine d’activité (art, science, littérature,...) et selon l’épithète que nous lui accrochons par la suite (naturel, visuel, littéraire, culturel, etc.).

Les paysages culturels se définissent comme étant le résultat de l’interaction séculaire, voire, millénaire, entre l’homme et son environnement naturel immédiat. Ce résultat se présente de différentes manières, mais il reflète clairement les empreintes de cette interaction enregistrée à des niveaux multiples. Ces empreintes²⁵ indiquent et représentent d’une manière générale des modalités d’usage anthropique des milieux naturels au cours des âges. Un tel usage est forcément tributaire des contraintes imposées par les conditions naturelles du milieu environnant. Ainsi, les paysages culturels représentent des “ouvrages combinés de la nature et de l’homme” et rejoignent de cette manière, la définition formulée pour le patrimoine mixte dans l’article 1 de la Convention de l’UNESCO concernant la protection du patrimoine culturel et naturel.²⁶ A ce titre, les paysages culturels sont souvent abordés d’un point de vue de géographie culturelle.²⁷

La notion relativement récente de “paysages culturels” affectent aux espaces une symbolique identitaire tout comme les monuments historiques ou les chants et les danses. La conjugaison du culturel et du naturel et l’interaction entre l’homme et son environnement engendre des “ensembles” cohérents indissociables de la mémoire collective, d’un groupe, d’une communauté ou d’une nation. La globalisation intervient également à ce niveau et l’on a tendance à considérer toute la planète terre comme un “méga-paysage culturel” auquel s’identifie toute l’humanité. Si l’approche patrimoniale traditionnelle se limitait essentiellement à protéger et à conserver les biens ayant une importance sur le plan national et présentant un caractère historique exceptionnel, aujourd’hui, tous s’entendent pour reconnaître à un corpus plus vaste (bâtiments, tissus urbains, paysages culturels) un caractère patrimonial dont il faut assurer la sauvegarde et la mise en valeur. À ce titre, les paysages culturels représentent un capital important, car ils témoignent des valeurs,

25. Augustin Berque, “Paysage-empreinte, paysage-matrice: Éléments de problématique pour une géographie culturelle,” *Espace géographique* 13, n°1 (1984): 33-4.

26. Mechthild Rössler et Galia Saouma-Forero, *La Convention du patrimoine mondial et les paysages culturels en Afrique* (Paris: Éditions de l’Unesco, Actes de la réunion d’experts à Tiwi (Kenya), 9-14 mars 1999, 2000).

27. Berque, “Paysage-empreinte.”

des manières de vivre et des pratiques constructives d'une collectivité sur un territoire au fil des époques. Ils sont souvent ce qui distingue et forge l'identité de chaque région. La mise en place progressive d'un paysage est en soit une construction. Mais au sein de cette construction, les bâtisses interviennent, encore une fois, d'une manière forte et vigoureuse. Les bâtisses représentent à la fois le résultat logique d'une longue adaptation, inscrite dans l'histoire, d'une communauté à son milieu environnant et l'élément fondamental qui, aujourd'hui, distingue nettement un paysage culturel d'un autre. Dans plusieurs vallées, que ce soit à l'Anti-Atlas (Tamanart, Amdzguine, Aguinane, etc.) ou au Haut-Atlas (Ourika, Imlil, Tallat n'Yakoub, etc.), les paysages culturels associent les éléments immatériels gérant les modes de vie mais aussi une architecture typiquement adaptée à chaque entité naturelle. Chaque paysage culturel ainsi identifié possède ses propres bâtisses et sa propre manière d'organiser ces bâtisses dans son espace naturel.

Conclusion

Chaque type de bâtisse et chaque forme de construction reflètent un caractère distinctif d'un savoir-faire, d'une identité et, plus généralement, d'une culture. Les grandes bâtisses grandioses et monumentales marquent souvent l'emprise et l'existence d'un pouvoir politique et/ou militaire qui impose sa loi sur le reste du territoire environnant et même parfois très loin. Les bâtisses incarnent des allusions matérielles à des spécificités culturelles construites au fil des siècles inscrites dans une région ainsi territorialisée. Les bâtisses, enfin, fonctionnent comme un élément pertinent d'ancrage au territoire et comme facteur constructif des identités.

On assiste aujourd'hui à une forme d'homogénéisation du style d'habitat et d'architecture rurale basé sur la construction en dur pratiquement identique à celle du milieu urbain. Les distinctions spécifiques autrefois faisant l'identité d'un paysage par rapport à un autre aussi proche fut-il, ne sont plus présents. L'introduction de nouveaux matériaux de construction moderne (béton armé) a également influencé l'organisation interne de l'habitat.²⁸ Le modèle urbain est de plus en plus prisé délaissant ainsi les structurations de l'espace jadis conformes aux besoins agropastoraux (étable, poulailler, greniers, etc.)

Par ailleurs l'urbanisation galopante risque aujourd'hui d'être synonyme de globalisation et d'uniformisation culturelle, économique et technologique des territoires. Ceux-ci perdent ainsi progressivement leur cachet propre et leur identité construite au fil des temps immémoriaux. Ce que l'on qualifie

28. Abdelmajid Benabdellah et Gérard Fay, "Habitat rural, systèmes de production et formations socio-spatiales dans le Haut-Atlas central," *Annuaire de l'Afrique du Nord* XXV (1986): 377-92.

maintenant de “ruines” en termes archéologique, géographique et historique ne sont plus que des valeurs oubliées d’une page de ces territoires en leur qualité de palimpseste en constante évolution et reconfiguration.

La ruralité en devenir, caractéristique des régions du sud marocain, engendre des ambivalences dans les pratiques sociales et expriment un déchirement entre le retour aux sources d’une part et l’ambition accrue d’assimiler la modernité sous toutes ses contradictions d’autre part.

Par ailleurs, dans le sud marocain, le besoin de retrouver les manières ancestrales se fait de plus en plus sentir même chez les nouvelles générations. Ce regain d’intérêt s’exprime par exemple au travers de la réhabilitation des anciennes demeures et *Kasbahs*, ou encore dans l’adoption d’anciennes techniques de construction dans les nouvelles bâtisses. Cela se fait sentir également dans la mise en valeur des produits de terroir, véritables symboles d’un ancrage au territoire et d’un rattachement aux identités ébranlées par la modernité. Ce regain d’intérêt pour les symboles des mémoires collectives et des identités y compris et surtout les savoirs et les savoir-faire architecturaux et urbanistiques, constitue, au fond, une riposte inconsciente à l’hégémonie de la globalisation et de la mondialisation. Le patrimoine culturel embrasse par conséquent, une autre conception plus élargie et où tout ou presque devient patrimoine. L’intérêt grandissant accordé au patrimoine culturel explique l’élaboration et l’adoption de plusieurs conventions internationales notamment au niveau de l’UNESCO (conventions de 1972, de 2003 et 2005). Comme résultat premier de toutes ces nouvelles considérations, le patrimoine culturel n’est plus statique et figé mais il devient toujours en devenir et en perpétuelle création. Il ne s’agit donc plus de monuments déserts, de bâtisses délabrées, de traditions rétrogrades ou de muséification stérile des objets, mais au contraire, il s’agit de biens et d’éléments de l’histoire et de mémoire revitalisés et insérés dans la dynamique économique et sociale d’aujourd’hui. Les territoires construits par toutes les actions constructives menées par l’homme engendre des paysages qui, eux-mêmes deviennent patrimonialisés sous forme de paysages culturels.²⁹

29. Nicolas Senil, *Une reconstruction de l’espace-temps: approche croisée des processus de patrimonialisation et de territorialisation dans les territoires ruraux en France et aux Maroc* (Grenoble: Political Science, Université de Grenoble, 2011).

Bibliographie

- Adam, André. "La maison et le village dans quelques tribus de l'Anti-Atlas." *Hespéris* XXXVII (1950): 289-362.
- Aziz, Faissal, Mohammed Farissi, Jamila Khalifa, Naaila Ouazzani, et Laila Mandi., "Les réservoirs de stockage d'eau traditionnel: caractéristiques, popularité et problèmes." *International Journal of Innovation and Scientific Research* XI (1) (2014): 83-95.
- Benabdellah, Abdelmajid, et Gérard Fay. "Habitat rural, systèmes de production et formations socio-spatiales dans le Haut-Atlas central." *Annuaire de l'Afrique du Nord* XXV (1986): 377-92.
- Berque, Augustin. "Paysage-empreinte, paysage-matrice: Éléments de problématique pour une géographie culturelle," *Espace géographique* XIII, (1) (1984): 33-4.
- Berthier, Paul. *Les anciennes sucreries du Maroc et leurs réseaux hydrauliques*. Rabat: Publié avec le concours du C.N.R.S. et du Centre Universitaire Marocain de la Recherche, 1966.
- Boujrouf, Said, et Elmostafa Hassani. "Toponymie et recomposition territoriale au Maroc: Figures, sens et logiques," *L'Espace Politique* 5 (2008): 40-52.
- Despois, Jean. "La culture en terrasse dans l'Afrique du Nord," *Annales, Economie, Sociétés, Civilisations*, 11^{ème} année, n°1 (1956): 42-50.
- El Fasskaoui, Brahim, et Andreas Kagermeier. "Les communautés traditionnelles amazighes et les pratiques conservatrices de l'environnement dans les montagnes du Maroc." In *Paysages lus du ciel. Hommages à André Humbert*, éd. Husson, Jean-Pierre et Michel Deshaies, 245-57. Nancy: Éditions Universitaires de Lorraine, 2015.
- El Fasskaoui, Brahim. "Une technique de conservation des eaux dans l'Anti-Atlas occidental, les matfias du cercle d'Ighrem." In *GCES au Maroc*, 83-102. Rabat: Publication de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, 2007.
- Garcia-Grinda, Jose L. "L'architecture traditionnelle méditerranéenne. Territoire, paysage et architecture traditionnelle." In *Architecture Traditionnelle Méditerranéenne*, 49-66. Barcelone: Projet ReabiMed, 2007.
- Giraut, Frédéric. "Conceptualiser le Territoire." *Historiens et géographes* 403 (2008): 57-68.
- Giraut, Frédéric, Myriam Houssay-Hozschuh et Sylvain Guyot. "Au nom des territoires! Enjeux géographiques de la toponymie." *L'Espace géographique* XXXVII (2008): 97-105.
- Humbert, André. "L'Anti-Atlas: une montagne paysanne moribonde ?" In *Crise et mutations des agricultures de montagnes*. Actes du colloque international de Clermont-Ferrand (12-13 décembre 2002) en hommage au professeur Christian Mignon, 61-72. Clermont Ferrand: 2003, CERAMAC.
- Jacques-Meunié, Denise. *Greniers-citadelles au Maroc*. Paris: Publications de l'Institut des Hautes Études Marocaines, 1951.
- Laouina, Abdellah. "Tendances historiques de l'occupation de l'espace, aménagement du territoire et gestion des unités territoriales." In *la société marocaine: permanences, changements et enjeux pour l'avenir* 40-55. Rabat: Rapport édité par HCP: Prospective Maroc 2030, 2007.
- Laoust, Émile. "L'habitat chez les transhumants du Maroc central." *Hespéris* X (1930): 151-253.
- Louis, Gentil, et Dr Pons. "L'habitat rural au Maroc." *Revue de géographie marocaine*, 15^{ème} année, (1931): 69-153.
- Mahdi, Mohamed. *Culture et agriculture. Approche anthropologique du rôle culturel de l'Agriculture*. Meknès: Éditions de l'ENA-Meknès, 2009.

- Ziyadi, Mohamed. "Vivre dans les montagnes arides ou subarides. L'aménagement des pentes dans l'Anti-Atlas central et occidental (Maroc)." Thèse de Doctorat, Université de Nancy 2, Centre d'études et de recherches sur les paysages, 2011.
- Musso, Jean-Claude, et Salem Chaker. "Aire à battre." In *Encyclopédie Berbère* Vol.3 (1986): 363-70.
- Nami, Mustapha. "L'art rupestre." In *art et architecture amazighes du Maroc*, 19-57. Casablanca: Éditions La Croisée des Chemins, Publication de l'IRCAM, 2011.
- Nami Mustapha, Mohamed Belatik, et Mustapha Atki. *De Foum Zguid à Foum el Hisn: Inventaire du patrimoine culturel de Tata*. Rabat: Publication du Ministère de la Culture, 2014.
- Peyron, Mickael. "Habitat rural et vie montagnarde dans le Haut Atlas de Midelt (Maroc)." *Revue de géographie alpine* 64, n°3 (1976): 327-363.
- Roose, Eric, Mohamed Sabir, et Abdellah Laouina. *Gestion durable des eaux et des sols au Maroc; Valorisation des techniques traditionnelles méditerranéennes*. Marseille: IRD Éditions, 2010.
- Rössler, Mechtild, et Galia Saouma-Forero. *La Convention du patrimoine mondial et les paysages culturels en Afrique*. Paris: Éditions de l'Unesco, Actes de la réunion d'experts à Tiwi (Kenya, 9-14 mars 1999), 2000.
- Senil, Nicolas. *Une reconstruction de l'espace-temps: approche croisée des processus de patrimonialisation et de territorialisation dans les territoires ruraux en France et aux Maroc*. Political science, Université de Grenoble, 2011.
- Terrasse, Henri. *Kasbas berbères de l'Atlas et des oasis. Les grandes architectures du sud marocain*. Paris: Horizons de France, 1938.

ملخص: بنايات تسهم في خلق المجالات الترابية والمشاهد الثقافية

يتأسس المجال الترابي من خلال انتقال رقعة طبيعية إلى مجال حيوي نتيجة تفاعل دائم ومستمر بين الإنسان ومحيطه الطبيعي. وتساهم بنايات كيفما كان نوعها وحجمها في تحديد خصائص المجال الترابي كما تجسد بشكل جلي امتلاك هذا المجال وتضفي عليه طابعا تراثيا عميقا.

وفي هذا الإطار، تعتبر مجموعة من بنايات عناصر مهمة ورئيسية في إرساء هوية المجال الترابي. ذلك أن العمارة والمنشآت بصفة عامة تتخذ أشكالا مختلفة بحيث يمكن ترتيبها في شكل هرمي قاعدته قصور ومجمعات سكنية كبيرة، وقمته منشآت بسيطة وصغيرة من قبيل الخزانات المائية التقليدية أو المطفيات. وتتعرض هذه المجالات الترابية، والتي تأخذ في بعض الحالات شكل منظر ثقافي، لعوامل التغيرات الحديثة والتي أدت إلى ظهور نماذج عمرانية وهندسية جديدة وتشكلات جديدة للمجالات الترابية خاصة في العالم القروي.

الكلمات المفتاحية: العمارة، المنشآت، المجال، المجال الترابي، المنظر، التراث، الحدائق.

Résumé: Ces bâtisses qui construisent les territoires et les paysages culturels

Un territoire est un espace vécu, anthropisé, transformé par un processus d'interaction entre l'homme et son environnement naturel. Les bâtisses et les constructions, quelles qu'elles soient, participent d'une profonde configuration de l'espace et matérialisent parfaitement l'appropriation du territoire et sa patrimonialisation.

Plusieurs catégories des constructions constituent des éléments majeurs d'un territoire. Les architectures au sens large prennent plusieurs formes et peuvent être théoriquement agencées selon une pyramide dont la base est relative aux habitats collectifs d'envergure tels les *Ksour-s* et les grands villages communautaires, tandis que le sommet correspond aux minuscules bâtisses comme les citernes traditionnelles (*maṭfiya-s*). Les territoires ainsi construits, prenant parfois la forme de paysages culturels, s'ébranlent suite aux changements globaux introduisant de nouveaux paradigmes architecturaux et de nouvelles configurations des territoires, notamment dans le monde rural.

Mots-clés: Architecture, bâtisses, espace, territoire, paysage, patrimoine, modernité.

Abstract: These Buildings that Construct Territories and Cultural Landscapes

A territory is a lived space, anthropized, transformed by a process of interaction between man and his natural environment. The buildings and constructions, whatever they are, are part of space configuration and fully materialize the appropriation of the territory and its heritage status.

Several categories of buildings are major characteristics of an area. Architectures take many forms and can theoretically be arranged in a pyramid form whose base is constituted on habitats such as *Ksour-s* and large communal villages, while the top part is formed with little buildings like traditional tanks (*maṭfiya -s*). The constructed territories, sometimes taking the form of cultural landscapes, endure the current changes introducing new architectural paradigms and new territorial configurations, especially in rural areas.

Keywords: Architecture, Buildings, Area, Territory, Landscape, Heritage, Modernity.

Resumen: Estos edificios que construyen los territorios y paisajes culturales

Un territorio es un espacio vivido, antropizado, transformado por un proceso de interacción entre el hombre y su medio ambiente. Los edificios y construcciones son parte de una configuración de espacio y materialicen plenamente la apropiación del territorio y su estatus de patrimonio.

Varias categorías de edificios son los principales elementos de un área. Arquitecturas en general toman muchas formas y, teóricamente, se pueden organizar en una pirámide: su base está formado con los principales hábitats como los *ksour* y los grandes pueblos de la comunidad, y la parte superior con pequeños edificios como tanques tradicionales (*maṭfiya-s*). En los territorios así construidas, y a veces toman la forma de los paisajes culturales, los cambios globales introducen nuevos paradigmas arquitectónicos y nuevas configuraciones territoriales, especialmente en las zonas rurales.

Palabras clave: Arquitectura, edificios, área, territorio, paisaje, patrimonio, modernidad.